

XYZ. La revue de la nouvelle

Interdits bourgeois

Matthieu Baumier



Number 73, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3779ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Baumier, M. (2003). Interdits bourgeois. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (73), 47–57.

Interdits bourgeois

Matthieu Baumier

Le couperet est tombé. Mon père est mort. Guillotiné. L'opinion publique ne mâche pas ses mots à ce propos : il a eu ce qu'il méritait. En regard du crime perpétré. Le goût commun pour la mort de mon paternel pourrait aussi être mien mais voilà... le guillotiné n'est pas seulement un criminel, un condamné ou un corps décapité : c'est aussi mon père. C'est drôle, il a fallu qu'il meure pour que je fasse connaissance avec cet homme et — passé le dégoût primitif ressenti devant ses actes — je me suis interrogé sur les causes profondes de ses dérèglements jusqu'à comprendre combien l'aboutissement sordide de son existence avait trouvé sa source dans une fort étrange histoire. Celle que je me propose de conter ici. Une ébauche de biographie. Un bout de la vie de mon père.

Nous habitons un vieil appartement situé dans l'une de ces délicieuses rues étroites du Marais de Paris, la rue Brise-Miche. Le lieu était des plus agréables : sortir de chez soi, traverser une cour intérieure, franchir un porche et déboucher dans une telle artère n'était pas donné à tout le monde. Car la rue Brise-Miche n'avait rien d'anodin : une des rares ruelles à avoir échappé aux errements du baron Haussmann et aux folles percées du siècle passé. Il fallait baisser la tête pour éviter de vieilles enseignes branlantes et menacées par le vent, deviner ce qui se tramait derrière les devantures d'échoppes indéfinissables, affronter les antiques tourelles médiévales et imaginer les femmes adultères sans doute décomposées là, pour enfin admirer les détails sculptés des façades Renaissance de certaines maisons penchées. De notoriété publique, une vie ne suffisait pas pour appréhender l'ensemble des détails de la ruelle.

Nous vivions dans Paris ; ce n'était point Paris cependant : le Marais — une espèce d'entité architecturale indépendante et porteuse de sa propre culture. Sans doute trouverez-vous que j'exagère : j'ai pourtant le bénéfice de l'expérience et n'admettrais pas la moindre critique de quiconque n'a pas vécu ici. Dans le Marais. Les discours théoriques des gueux sachant tout sur tout m'horripilent et je n'ai cure de votre opinion si vous êtes de cette engeance-là. Ainsi, habiter rue Brise-Miche provoquait un étonnement quotidien. Les ruelles sont toujours malfamées. Ce n'est pas seulement une réputation et la rue Brise-Miche ne faisait pas exception à la règle. Il y avait là des personnages vous étreignant pour mieux vous saisir à la gorge et vous saigner comme des porcs si vous n'y preniez garde. Quelle foule... Dieu, quelle foule ! Et que de discussions, conversations et autres commérages ! Depuis le vieillard emmitouflé et presque aveugle capable de vous en remontrer sur la fabrication des chausse de théâtre jusqu'aux commères des cours intérieures et des porches, avides de comparer le prix des légumes de l'un et l'autre épicier de la rue Grenier-sur-l'Eau. La rue d'à côté, l'étranger déjà. Point de mariages mixtes d'une rue à l'autre sans charivaris et autre carnavales propres à éradiquer les démons ! Les habitants de la rue Brise-Miche et ceux de la rue Grenier-sur-l'Eau ne se mêlaient pas ou peu et je n'écris point au sujet du Moyen Âge mais bien à celui du Marais actuel. Le cœur de Paris en cette funeste année 1924, celle de la décapitation de mon père et des Jeux olympiques, de Gaston Doumergue et du stade de Colombes. Une année de joies et de malheurs. Vous promenant par là, vous avez peut-être eu la chance d'éviter quolibets et conversations infinies sur d'insignifiants sujets et pensé être venu à bout de cette rue ? Mais non ! Il vous fallait encore affronter la cavalcade des chats poursuivis par les tendresses enfantines et le son des casseroles accrochées à leurs queues. Et parfois la mère pourchassant tout ce tohu-bohu, pressée de récupérer ses ustensiles de parfaite ménagère. C'était quelque chose, la rue Brise-Miche, et l'on comprendra aisément que les habitants d'un tel lieu ne pouvaient mener une vie banale. Ce fut le cas de mon père.

Son existence s'écoulait dans ce cadre sympathique. Il menait une vie tranquille et sans dérives de professeur émérite de géographie descriptive auprès des étudiants du Conservatoire national des arts et métiers et se rendait chaque matin rue Saint-Martin afin de prodiguer son savoir à de jeunes gens avides de connaissances nouvelles ou d'expériences surprenantes. Car le Conservatoire national des arts et métiers n'était pas seulement un lieu d'érudition et de transmission magistrale de ces lumières mais aussi une sorte de laboratoire d'expériences multiples : les professeurs du Conservatoire ne concevaient pas l'enseignement sans application pratique. Ils étaient en avance sur leur époque. Mon père était un homme de science intelligent et ouvert sur les autres, à l'instar de la plupart de ses collègues du Conservatoire : un fait assez rare pour mériter d'être souligné et cela peut — je crois — aider à saisir la psychologie du personnage.

Du meurtrier.

Rien ne semblait le prédisposer à la guillotine. Et pourtant...

L'indulgence d'un fils à l'égard de son père ? Le sang prêt à pardonner ? Il n'en est rien : il ne suffit pas à un assassin d'être votre père pour que vous l'excusiez d'un des pires crimes possibles. Mon père n'est pas un tueur ordinaire mais l'assassin de sa propre femme. Le meurtrier de ma mère.

Peu après les faits, je me suis rendu compte de ceci : je ne connaissais rien de ce père et peu de cette mère. J'appréhendais inconsciemment des apparences. Que nous n'étions guère riches par exemple. Une vie modeste malgré les revenus plutôt élevés de mon paternel. Un traitement de professeur. Que ma mère s'occupait seule de nous aussi. Le paternel était souvent absent, débordé par ses obligations professionnelles. Ailleurs, tout le temps ailleurs, même présent dans l'appartement de la rue Brise-Miche et astreint à l'écriture d'un manuel à l'usage des étudiants ou bien d'un livre quelconque dont la spécialisation ne pouvait guère lui laisser espérer autre chose qu'un tirage confidentiel. Souvent, je passais devant la porte à double battants de l'immense bibliothèque de mon père, laquelle nous était interdite comme à toute personne excepté lui, et je guettais le bruit discret

des pages tournées ou des crissements de la plume sur le papier. J'avais envie d'entrer, bien sûr. Cela était *interdit*.

Ainsi j'avais un père et cependant ma jeunesse se passa sans père. Sans doute est-ce pour cette raison qu'une force pour le moins occulte me pousse à raconter ici certaines bribes de sa vie comme de la mienne en une sorte de biographie mâtinée d'auto-biographie. Un mélange de deux histoires n'en faisant plus qu'une — celle de mon père et la mienne — comme se mêlent les sangs avant les naissances, deux histoires en une seule pour une même torture, celle de mon âme. Je suis d'autant plus bouleversé par les lignes tracées ici que cette histoire est aussi celle de ma mère. La fin de l'histoire de ma famille en quelque sorte. Pourquoi donner à connaître une telle histoire ? Peut-être que je n'ai aucun repère vis-à-vis de ce père sinon le claquement sec de la Gueuse et le bruit sourd de sa tête heurtant le sol de terre battue à quelques millimètres du panier pourtant conçu pour recevoir toutes celles des condamnés à mort par décapitation.

Mon père a été condamné pour un double meurtre. Tel fut le sort réservé à l'auteur de mes jours par la justice de France.

Tout a commencé le cinq janvier 1925. Peu après le début de l'évacuation de la Ruhr ordonnée par le gouvernement Herriot, peu avant l'étrange suicide du fils anarchiste de Léon Daudet. Les premières pages des journaux étaient amplement remplies. Cela n'allait pas empêcher mon père de s'y inscrire : plus le fait divers est sordide plus la presse se vend, n'est-ce pas ?

Le cinq janvier, mon père venait de terminer ses cours et avait annulé un rendez-vous pourtant prévu de longue date auprès d'un de ses confrères, un extravagant professeur d'origine hongroise, Mark Dzarret, l'un de ces savants fous à la mode de Jules Verne. La décision était fâcheuse : les deux hommes devaient échanger des points de vue quant à l'avenir de structures particulières en acier, conversation anodine aux yeux d'un profane mais importante pour les initiés puisqu'elle risquait fort de faire l'objet d'un rapport à remettre entre les mains de plusieurs ministres du gouvernement. De cette simple conversation et de ce rapport dépendait l'ouverture ou non de nouvelles aciéries

pour compenser les pertes dues à l'évacuation de la Rhur. Bref, lorsque mon père et l'un de ses confrères discutaient, des vies ouvrières étaient en jeu mais mon paternel n'en avait cure : les ouvriers étaient le cadet de ses soucis.

Le cinq janvier, il avait mieux à faire que de promouvoir des emplois dans l'industrie française même s'il ne jurait que par la science, le progrès, les chiffres. Car c'était un humaniste, aux dires de ses plus proches amis. Un de ces humanistes désincarnés qui disent veiller au bonheur du peuple. Il était loin d'être le seul dans ce cas-là et nombre de ses relations amicales lui ressemblaient à s'y méprendre. Tout ce petit monde était affilié au Temple de l'Humanité de la rue Payenne, à deux pas de chez nous. À défaut de professer l'athéisme le plus éhonté, ces gens-là militaient en faveur du positivisme, nouvelle religion de laquelle ils attendaient tout et son contraire. Mon père appréciait particulièrement l'affreuse allégorie qui ornait la façade de la rue Payenne : une femme en blanc ceinte d'une écharpe verte et tenant un enfant rieur dans les bras. Une vague pureté porteuse de l'espoir en un avenir radieux. L'ensemble surplombant une citation : *l'Amour pour principe, l'Ordre pour base, le Progrès pour but*. La vie de mon père allait faire dans une telle phrase le même effet qu'un chien dans un jeu de quilles. La comparaison entre la vie réelle — néanmoins cachée — de mon père et l'affection qu'il accordait officiellement à la parodie d'allégorie du Temple de l'Humanité me pousse à voir en cet homme un personnage ironique sinon pervers. Pour le moins paradoxal.

Mais n'est-ce pas notre lot à tous ?

Mon père était un positiviste convaincu, compagnon de route de la pensée scientifique d'Auguste Comte. Il appréciait particulièrement le côté égalitaire de la peine de mort sous le couperet de la guillotine. Cette dernière devait lui rendre son amitié au centuple. Il n'est pas de hasard autre qu'objectif. Il était ainsi à l'image de la majorité de ses collègues du Conservatoire national des arts et métiers. Pas original pour un sou. Plutôt conformiste dans son entourage intellectuel. Parfaitement intégré dans ce milieu. Je gage que dans un conservatoire en proie aux

flammes des idéaux fouriéristes, mon paternel se serait transformé en une sorte d'égérie du socialisme communautaire et des phalanstères. Ainsi en allait-il de ce personnage : un caméléon qui n'avait pas encore eu l'occasion de changer de couleur de peau. Un homme respectable et respecté. En un mot : un bourgeois de bonne tradition *bien* généreux et *bien* humaniste. Bien à l'abri des paroles toutes faites de son dieu de l'avenir en réalité. Mais à quelle époque la bourgeoisie a-t-elle échoué à récupérer toute velléité de révolte, la plus discrète fut-elle ? Je m'étends sur l'engagement de mon père auprès de Mendès — le « nouvel Auguste Comte », sorte de charlatan à peine déguisé en grand prêtre du positivisme — car celui-ci avait des conséquences directes sur la vie quotidienne de ma famille. Par exemple et quoi qu'aient pu en penser nos enseignants, nous — les enfants de mon père — dûmes vénérer, au cours de notre adolescence, Moïse et Aristote, comme tout positiviste normalement constitué et accepter de jongler avec les dates du calendrier : pour mon père comme pour ses ridicules camarades de jeu, la chronologie réelle du monde commençait le quatorze juillet 1789 si bien que ce funeste cinq janvier 1925 n'était point un cinq janvier 1925 mais plutôt un cinq janvier 135. Tout cela serait drôle si ce n'était aussi affligeant : mon père nous obligea à appliquer ce calendrier jusqu'au lycée, nous exhortant à inscrire les dates positivistes sur nos cahiers. À la risée de nos camarades, il faut bien l'avouer. Quant à nos enseignants, ils multipliaient les punitions à notre endroit. Ce qui ne saurait surprendre : n'est-ce pas le propre du petit professeur frustré du secondaire que de *dresser* la jeunesse ?

Bref, le cinq janvier 1925, mon père prétextua un empêchement et échappa lâchement à un rendez-vous dont dépendaient des vies humaines. Il quitta la cour des amphithéâtres du Conservatoire national des arts et métiers et déboucha avec empressement rue Saint-Martin. Le pipelet devait ensuite l'avouer aux policiers venus l'interroger : il n'avait jamais vu mon père agité à ce point. Impression d'autant plus étrange que mon père n'était pas encore conscient des causes de l'assassinat à venir mais peut-être que son être, son corps, ses neurones, l'un ou l'autre mouve-

ment « irrationnel » de l'âme — que sais-je encore ? — pressentaient déjà ce qui devait advenir. Car s'il n'y avait point eu de prémisses, pourquoi mon père aurait-il été bouleversé ? Il ne faisait que se plier à une de ses habitudes préférées, ce cinq janvier et — ma foi ! — *l'habitude* ne m'a pas semblé désagréable.

Parvenu sur le pavé de la rue, mon paternel héla un taximètre hippomobile — mode de locomotion devenu rare dans Paris mais toujours aussi fréquent dans le troisième arrondissement du fait de l'étroitesse de certaines rues — et indiqua au cocher le 9 de la rue de Normandie, une rue guère éloignée de son lieu de travail. Il se rendait ainsi, chaque midi, au domicile de sa maîtresse. Un charmant petit bout de femme prénommée Céline. Il en allait des amours du cher homme comme de ses idées et de son métier : tout devait être huilé pour le mieux.

La maîtresse de mon père s'appelait Céline mais les amis proches disaient Line. Auvergnate et originaire d'un petit village, Sallenssay si ma mémoire ne me trompe pas. Une jeune et belle femme à peine majeure ; une vingtaine d'années au plus. Mon père ne s'en était jamais caché : il aimait les très jeunes femmes mais cette attirance demeurait dans les cadres légaux, ordre « positiviste » obligeait ! Nous rigolions de ses fantasmes, il les asseyait sur ses genoux et — si je repense aux jolies formes de cette Céline — je ne peux que comprendre son goût pour ce beau brin de fillette. La fraîche, jeune et belle femme face à l'homme d'âge mûr, c'est un peu le vampire devant les faiblesses de sa proie. Le sang aspire à la succion. La victime crie sa complicité. Comment mon père eut-il pu échapper à un tel archétype de gamine séductrice ? Céline avait autant de la nymphe du jardin des hespérides que de la belle de nuit : le sulfureux mélange de la femme enfant et de la salope, amplement de quoi retourner les sangs d'un positiviste, fut-il Auguste Comte lui-même. Toujours la même histoire en fait : Jésus résista-t-il à Marie-Madeleine ? Rien n'est moins sûr. Après tout, l'absence de résistance masculine devant les charmes de la Lilith éternelle ne saurait choquer.

La suite nous est connue par les bonnes grâces d'un autre pipelet, celui du 9 de la rue de Normandie. Que saurions-nous

sans les concierges de cette sacrée ville ? Mon père est parvenu devant le porche en question sur le coup de midi ou peu avant. Il payait grassement le cocher — une vieille habitude d'homme discret — et tournait de ce fait le dos à la porte d'entrée de l'immeuble. Le pipelet a longuement détaillé la courbure de ses épaules et la gêne de sa mise devant le regard de vautour de son cocher. Un concierge talentueux, ma foi ! Mais les descriptions appartenant au genre de la littérature ne sauraient apparaître ici : contentons-nous de relater des faits vérifiés. Mon père leva la tête. Bien ou mal lui en prit, tout dépend de quel côté l'on se positionne, du sien ou de celui des assassinées. Reste que mon père en resta un instant bouche bée : il voyait ma mère tandis qu'elle sortait nonchalamment du 9 de la rue de Normandie, ce même immeuble où il s'apprêtait à entrer. Abasourdi, il observa sa femme pendant qu'elle remettait une bourse au concierge. À l'évidence, elle ne ressentait aucune honte. Et pourtant ! De quel immeuble sortait-elle ? Un bâtiment de passe ou peu s'en fallait ! Son port altier ne suffisait pas à cacher la teneur de son acte : par ce don fait au pipelet ma mère achetait un silence. Mon père ne bougea plus et murmura au cocher de mimer une attente imprécise et de signifier à cette femme que son taxi était déjà retenu au cas où elle feindrait de s'approcher. Il était inquiet, mais son angoisse s'évanouit dès qu'il vit ma mère partir à pied dans l'autre sens, en direction du domicile conjugal.

Rassuré et cependant interloqué, mon père franchit à son tour le porche, affectant une indifférence de bon aloi en passant devant le sourire narquois du pipelet. Il préféra ne point y prêter attention. Après tout, il y avait fort peu de risques que ce concierge fasse le lien entre sa femme et lui-même. La situation était suffisamment incongrue pour paraître absolument incroyable. Incongruité et impossibilité étant les garantes de la discrétion en une pareille matière.

Tandis qu'il montait, mon père ne parvint pas à chasser une question lancinante de son esprit : que venait faire ma mère en un tel lieu de débauche ? La réponse était pour le moins évidente mais mon père avait du mal à accepter une telle réalité : que sa femme,

ma mère, vint là pour les mêmes raisons que lui. Des raisons sexuelles. Il n'y avait guère d'autre solution : tous ceux et toutes celles qui franchissaient le porche du 9 de la rue de Normandie le faisaient afin de rejoindre une maîtresse ou un amant. Ici ne vivaient que des femmes et des hommes entretenus. Ici ne venaient que des bourgeois et des bourgeoises en quête de voluptés, d'oublis et d'interdits. Licence et stupre étaient la devise du lieu.

Mon père fulminait quand il entra dans l'appartement de Line : *sa* femme, *ma* mère, avait un amant, il ne s'en était jamais douté et, comble d'ironie, cet amant habitait en ce même lieu, là où il retrouvait Line depuis plusieurs années. À devenir fou !

Bref, mon père et ma mère besognaient en compagnie et quasiment à la même heure, chaque jour, au même endroit. Au même étage, peut-être. Parbleu ! Que *sa* femme ait un amant, il ne pouvait point l'accepter et à peine l'imaginer, mais qu'elle le retrouve ici, rue de Normandie, c'était un tour de cochon joué par le démon ! Que *sa* femme passe sous ce porche et sous ses yeux, les joues encore empourprées des coups de boutoir d'un autre... Cela pouvait difficilement lui plaire : tout positiviste qu'il était, mon père avait des difficultés à entrevoir autre chose qu'une mineure dans *la* femme, alors la sienne... D'autant qu'il s'en persuada immédiatement : contrairement à lui — surtout préoccupé de satisfaire un besoin physiologique — *sa* femme *aimait*. Ce fut là le fondement d'une terrible jalousie.

Il entra donc de fort mauvaise humeur dans l'appartement de Céline et, hystérique, commença par congédier la vieille bonne, une femme fripée à laquelle il n'avait pas même dédié un regard en coin jusqu'alors. Line fut choquée par son comportement : la vieille fille était sa bonne ; elle avait été sa nourrice autrefois. Presque sa mère. Plus qu'une servante, plus qu'une amie : une part d'elle-même. La mémoire d'une enfance malheureuse surtout. La mémoire de l'enfance de toutes les filles de cette sorte — les entretenues — celles qui évitent les errements le long des trottoirs et des quais. Quelle enfance sinon malheureuse faut-il avoir vécu pour laisser un homme qui pourrait être votre père s'échiner en vous jusqu'à y trouver son plaisir ? Un plaisir solitaire. Line n'avait

pas plus connu son véritable père que le sein de sa mère. De cette situation originelle, elle avait gagné un court passage dans le caniveau au sortir de la puberté comme nombre de filles abandonnées, l'occasion d'apprendre les choses de la chair. Les aléas des goûts masculins surtout. Avant de piéger un homme. Celui qui veut se payer une « régulière ». Mon père. Ainsi, ce n'était que cela la relation entre mon père et cette jeune femme. Line était la maîtresse entretenue par un petit professeur du Conservatoire national des arts et métiers. En attendant mieux. Cette espèce de femmes est toujours dans l'expectative d'une marche supplémentaire dans l'éternelle course à l'ascension sociale. L'espoir d'un homme plus jeune, un peu plus attrayant peut-être. Beaucoup plus riche surtout. Pas celui de l'amour : il y a belle lurette que cette sorte de femme ne croit plus en l'amour. Non. Pour ces filles, les amants n'ont d'autre droit que celui conféré par la teneur de leur richesse. Qui oserait le leur reprocher ?

Ce cinq janvier, Line fut surprise de découvrir le visage grognon et inhabituel de mon père. Elle pensait déjà à ses achats futurs en pénétrant dans la pièce où son amant se tenait. Or, elle surprenait un amant en colère qui risquait de lui passer dessus comme une furie et d'oublier ses modestes gages. Elle parvint à le calmer, chose aisée pour une jeune femme de sa qualité, si bien que mon père redevint câlin et prêt à tout lui céder. Comme chaque jour. Il se laissa donc empoigner et s'abandonna peu à peu aux charmes de la jeune femme jusqu'à ce que...

L'odeur. Ce fut *l'odeur* qui le stupéfia.

Il bondit hors du canapé comme s'il venait d'être mordu par un serpent et saisit Line par l'un de ses seins, la secouant tant et tant que l'autre claqua violemment contre la hanche de la pauvre fille. D'un coup, il lâcha la poitrine de Line et projeta sa maîtresse à travers la pièce. Elle hurla de douleur. De terreur aussi. Jamais elle n'avait imaginé que mon père pût être « ça » : un monstre de haine et de violence. Il la frappa et mit ainsi un terme à ses cris.

— Ma femme était ici tout à l'heure !

— Ta femme ? Ah ça ! Es-tu devenu fou ? geignit-elle dans un spasme.

— Ce parfum...

— Le parfum ! Celui que portent des centaines de femmes à Paris !

Mais la bravade ne suffit pas.

— Traînée ! Pas la seule à mettre ce parfum, non... mais la seule femme à être sortie d'ici juste avant mon arrivée ! Que faisait-elle ici ? tonna-t-il, en même temps rassuré et inquiet des conséquences d'une pareille question.

Désespérée, Line perdit contenance. Plutôt que de mentir outrageusement, elle opta pour la vérité. Le pire. Plutôt que de cajoler pour apaiser, elle se laissa guider par la fougue de sa jeunesse et provoqua le père qu'elle décelait en l'homme. Plutôt que d'admettre la présence de ma mère en évoquant une amitié récente, elle attaqua le mâle en l'amant.

— Je me moque qu'elle soit ta femme ou non ! Reste qu'elle vient ici chaque matin, peu avant ton heure d'ailleurs.

— Et ?

— Et nous faisons l'amour sur ce canapé, que crois-tu ?

Mon père devint livide. L'idée que sa maîtresse le trompât, sans l'amuser plus que cela, ne l'offusquait pas. Cela faisait partie du jeu de l'amour. Mais que sa propre femme le trompât avec cette même maîtresse ! Rien en lui ne l'autorisait à concevoir une telle avanie. Que l'une et l'autre s'enlaçassent, que l'une et l'autre le trompassent, il en était doublement cocufié. Les images du plaisir donné et reçu par ses deux traîtresses lui montèrent si violemment et brusquement au cerveau que mon père ne put s'empêcher d'égorger Line à même le tapis du salon de l'appartement du 9 rue de Normandie puis, quittant précipitamment les lieux, de venir fracasser le crâne de ma pauvre et innocente mère, offrant ainsi aux journaux parisiens les joies d'un double fait divers d'autant plus passionnant que les deux meurtres successifs avaient été perpétrés par un respectable professeur du Conservatoire national des arts et métiers.